

Vivre à Lorgues



JOURNAL COMMUNAL

La vido vidanto à Lorgué

n° 100 Janvier 2009

Editorial

«Vivre à Lorgues» Revient

A lors que la nouvelle municipalité se mettait en place, Jacques Gauneau réunissait, sous son tilleul, l'équipe des bénévoles-rédacteurs du journal, les anciens, le noyau dur, dynamique malgré les rides : Jacques n'aurait pas admis la disparition de «Vivre à Lorgues», son «bébé».

La décision fut prise de poursuivre la parution. Avec l'assentiment de Monsieur le Maire, qui suggéra d'adopter ce nouveau format et de limiter le nombre de pages, l'équipe se remit à la tâche.

Alain Bonardi était tout désigné pour élaborer la future maquette. Notre maître ès concepteur réalisa l'ouvrage que vous avez entre les mains.

Les articles, les couleurs, la calligraphie, les dispositions, le choc des photos en noir et blanc, cette nouvelle présentation du «Vivre à Lorgues», baptisée numéro 100, devrait plaire aux lecteurs lorguais. Lecteurs auxquels nous demandons, bien entendu, de faire part de leur appréciation.

La rédaction des articles est confiée aux quatorze piliers de l'équipe, Micheline et Michel formant avec Alain le triumvirat qui organise la saisie, la sélection et la mise en page, entre autres.

La Mairie se charge de l'impression et de la distribution.

«Vivre à Lorgues» est un journal rédigé par des Lorguais pour des Lorguais. Chacun est invité à présenter à l'équipe des bénévoles un texte qui lui paraîtrait intéressant, instructif, amusant, voire critique, pour être éventuellement publié.

SOMMAIRE

● EDITO-SOMMAIRE Page 1

● Le mot du Maire - Et celui du fondateur. Page 2

● PATRIMOINE
L'Etang, patrimoine caché au cœur de Lorgues. Page 3,4

● ASSOCIATIONS
Le tir à l'ARC.
L'Arbalète, autre arme... Page 5

● LORGUES, CULTURE ET CIVILISATION PROVENÇALE
Marius Trussy... Page 6,7

● HISTOIRES VECUES
La cuisinière de Mius.
Billet d'humeur. Page 8,9

● ARTISANAT
La couturière.
Les costumières de V.H.L. Page 10,11

● LE SAVIEZ-VOUS
Symbolique de l'olivier.
Les perceurs de Cathédrale.
Lu pour vous : L'homme qui courait après les fleurs Page 12,13

● DÉTENTE
La soupe aux cailloux.
La recette d'Anne Lopez.
la Grille d'Antoine. Page 14,15

● L'ANNUAIRE DE V.A.L. Page 16

CHRISTIAN DELSERAY, l'ami et l'historien de VAL dont il était l'un des fondateurs et collaborateurs depuis 18 ans, nous a brusquement quitté. C'était un érudit Il était la mémoire vivante de Lorgues et le gardien du patrimoine. IL nous manquera.

Il manquera aux Lorguais. La voix du joueur de galoubet s'est éteinte.

Christian, repose en paix et d'où tu es, apporte-nous encore ton souffle spirituel.

VAL présente ses condoléances à Alice, son épouse.

VAL 17 décembre 2008

Le mot du maire



CLAUDE ALEMANIA

Madame, Monsieur,
Nous commençons une nouvelle année avec la poursuite du magazine «Vivre à Lorgues» nouvelle formule, qui reste dans l'esprit qui a toujours été le sien : un magazine local pédagogique et écrit avec un vocabulaire simple, accessible à tous, plein d'humour et vivant. Une nouvelle aventure peut continuer différemment si on en juge avec quelle passion les auteurs décrivent la vie dans notre commune.

Avec une étonnante érudition, ils nous font revivre notre Lorgues et ils nous emmènent sur les traces de nos anciens pour revenir jusqu'à nos contemporains. Ces témoignages nous communiquent les moments vécus et révèlent au lecteur une connaissance profonde de la vie quotidienne des Lorguais, du temps passé et d'aujourd'hui.

En lisant on nourrit sa passion pour le bruit des époques, les généalogies, les métiers d'antan, les voyages pittoresques, les anecdotes, etc. Le magazine «Vivre à Lorgues» fait revivre nos

anciens dont beaucoup portent le nom et habitent les lieux où ils ont vécu. On imagine véritablement leur vie. Ce magazine est un apport considérable à notre mémoire collective, c'est une source immense de richesses.

Nos chers érudits savent composer, avec un art particulier de la mise en scène, où on passe du cocasse au dramatique, de l'anecdote savoureuse aux recettes de cuisine, pour finir avec les mots croisés. Ils ressuscitent le souvenir de ces générations qui ont façonné pendant des siècles les êtres humains que nous sommes et les lieux où nous vivons. Bref on lit ce magazine comme on vient partager un moment de convivialité.

Toutes mes félicitations à l'équipe qui rend bien les divers aspects de la vie du village à travers le temps. Merci pour ce remarquable travail de recherche, de documentation et de mémoire. Merci pour tous ces trésors que vous nous faites découvrir et partager.

Que cette nouvelle année vous apporte la santé, le bonheur, l'accomplissement de vos vœux les plus chers et de merveilleuses nouvelles que nous partagerons à travers ce magnifique magazine.

Le mot du fondateur

JACQUES GAUNEAU

Chères lectrices, chers lecteurs de Vivre à Lorgues, vous avez, comme toute notre équipe, ressenti fortement l'interruption du journal communal. Vous nous l'avez d'ailleurs bien signifié par vos réactions, écrites, orales ou téléphoniques.

VAL né le 1^{er} juin 1990, n'avait, depuis, jamais failli à sa tâche. Le travail régulier de son équipe de bénévoles veillait à sa parution trimestrielle, complétée par un numéro spécial d'été, destiné à un triple lectorat : les vieux lorguais, les nouveaux venus et les vacanciers.

Chaque parution était porteuse des événements du village dans tous les domaines, mais elle apportait aussi le résultat des diverses recherches de l'équipe : culturelles, architecturales, historiques, etc... Sans oublier l'humour de Pitou, ou bien les surprises recettes qui, de nos jours, pourraient constituer une véritable encyclopédie provençale.

La période de silence actuelle obligeait les plus anciens à se retourner vers le passé et à évoquer les débuts de la «Presse locale lorguaise», dont le premier élément fut dû au Père Rémy Munch, curé du village de 1962 à 1982. Celui-ci, grâce à un accord avec Bayard-Presses, proposait aux fidèles à la sortie de la messe dominicale, un journal intitulé «Dimanche». Cette grande feuille (50x34) diffusait d'un côté la pensée chrétienne, et de l'autre des nouvelles de la paroisse.

C'est du secteur laïque que surgit le second événement.

En septembre 1983 parut le «Bulletin trimestriel d'informations municipales». Voix de la nouvelle municipalité, ce périodique trimestriel sur papier blanc (30x42) diffusait les positions du pouvoir local ; mais il s'ouvrit très vite aux activités du village, avec l'incontournable photo du maire. Cet effort ne dura que six ans, et s'arrêta à l'été 1989.

Mais, lors de sa naissance, il avait déclenché une dynamique ; et dès le printemps 1984 paraissait une nouvelle publication baptisée «Lorguéchos», avec en sous-titre « Journal de la vie cantonale ». Appuyé sur une structure associative, créé et animé par Bernard ASTRUC, ce périodique trimestriel sur papier recyclé (21x31) s'avéra ouvert à tous les sujets et atteignit rapidement plus de 30 pages. Mais il s'arrêta en fin 1988.

Il n'y avait plus de presse lorguaise ! Le désert...

C'est alors qu'un citoyen, irrité de cette situation peu démocratique, engagea la discussion avec le maire. Il proposait de constituer une équipe de bénévoles et de relancer une publication, à condition qu'elle s'intitulât «communale» et non plus «municipale». Il fallut quelque temps et quelques crises pour que tout cela se clarifie. Mais on y parvint et, en juin 1990, apparut le journal communal (42x30) sur papier ocre jaune, sous le titre unique de «Vivre à Lorgues» (VAL). L'équipe de bénévoles peu à peu renouvelée au cours des années, fonctionna jusqu'en décembre 2007.

Après les élections municipales, elle prit contact avec le nouveau maire pour évoquer l'hypothèse de la «continuité» de VAL. Bien que fort préoccupé par la création de son «Bulletin municipal» notre premier magistrat accepta le dialogue et au cours de quatre rencontres successives furent clarifiées peu à peu les spécificités de chaque publication. Le bulletin municipal, intitulé «Lorgues Infos», porteur des voix de la mairie et des informations locales, et le journal communal, toujours nommé «VAL» et qui, sous une forme un peu différente, poursuivra son aventure de près de 20 ans.

C'est donc avec détermination que l'équipe s'est retrouvée et prépare le prochain numéro, attendant, comme autrefois, vos propositions d'articles ou de reportages. Merci à chacun pour son aide et son soutien.

L'étang, un patrimoine caché au coeur de Lorgues

Qui connaît parmi les nouveaux Lorguais et descendants de Lorguais le lavoir de l'Estang ? A deux pas de la place d'Antrechaus et du Monument aux Morts, au bout d'un chemin en impasse, il y a là une source alimentant un ancien lavoir et irrigant le quartier du Grand Jardin, avant d'aller se perdre au-delà de la voie de contournement.

Par Michel CHAPELAIN

Lorgues comptait de nombreuses sources. Certaines, Saint-Christophe, Réal-Cornu, Font-Blanche ou Berne avaient un débit à peine suffisant pour alimenter quelques maisons. D'autres furent de véritables bienfaits pour la ville : Sainte-Foy, Les Salettes remplissant les bassins du hameau, et surtout La Canal et son lavoir irrigant toute la partie est de la ville, alimentant tous les moulins à olives du nord au sud. Pluviosité moins abondante, les sources se sont tariées.

Découverte du site de l'Estang (l'Estang dans les archives)

A droite de la route de Salernes, la source de l'Estang est au bout d'un chemin goudronné en impasse. Après la place d'Antrechaus, en allant vers Salernes, on prend à droite du ferronnier Coder. Après 300m, on trouve un charmant lavoir où débouche une source encore abondante pour cette tendance à la sécheresse. Captée en 1936 pour alimenter la ville en eau potable, jugée de mauvaise qualité pour cause de pollution liée à l'urbanisation, elle n'entre plus dans le collectif. Mais elle coule toujours et c'est merveilleux !

Car cette source, c'est toute une histoire que nous allons vous conter. Lisons les archives de Lorgues.

1668 : l'Estang coule à flot...

A la fin du XVIème siècle, le village de Lorgues s'étend bien au-delà de ses remparts. La population atteint plus de 3000 habitants vers 1650.

L'alimentation en eau se fait par des puits et par des sources (dont celle de La Canal) alimentant des fontaines de quartier. Les besoins en eau nécessitent des approvisionnements nouveaux dont la source de l'Estang, jusqu'alors inexploitée sauf par les riverains.

Aussi, le Conseil de Communauté de Lorgues va s'intéresser à la source, tout en arbitrant en permanence les litiges liés au droit à l'arrosage. Le propos ici n'est pas de rapporter intégralement les délibérations de l'époque mais d'en indiquer le sens et les événements décisifs.

- Le 4 septembre 1668 : il est proposé de faire appel à un expert fontainier d'Aix ayant donné des marques de sa science en divers endroits de la Province et qui se trouve alors à Draguignan. Le consul Chaix et le bourgeois Jean Talamer sont délégués pour lui faire visiter le rocher de la source de l'Estang et lui faire rechercher d'autres sources.

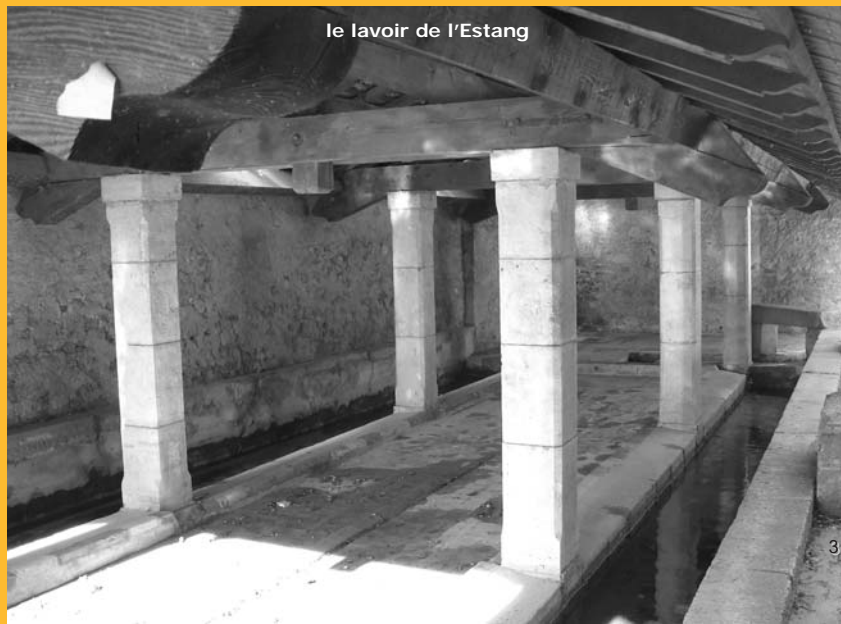
- Le 25 octobre 1668 : le fontainier François Alexandre

Genois se rend sur les lieux avec Chaix, Talamer et un notaire de Draguignan (la source est sur des terrains privés). Ayant trouvé une source d'eau assez considérable, laquelle sort avec violence mais peine, ce qui est la cause de ce peu d'eau (sic les archives), il sera nécessaire non seulement de faire une ouverture du rocher mais aussi d'élever une muraille de cinq pans (1,25m). Il est indiqué de faire aussi un fossé pour alimenter d'autres terres.

- Le 23 décembre 1668 : le conseil entérine et ordonne de rompre le rocher pour donner plus facilement passage aux eaux. Voilà donc la source libérée. Elle était en mesure de débiter 20 m³ heure en moyenne, soit les 2/3 de la source de La Canal.

1726 : un lavoir à l'Estang.

- Le 4 août 1726 : le conseil décide de faire des lavoirs aux sources de l'Estang et de La Canal pour l'utilité du public, car on a la commodité présente des tailleurs de pierre qui ne sont pas fort occupés (sic les archives). Il n'y a pas



le lavoir de l'Estang

●●● de devis pour ces constructions, mais il est de fait que de nombreux tailleurs de pierre affectés à la construction de la collégiale Saint-Martin sont disponibles (le gros œuvre étant terminé, la collégiale sera achevée en 1729).

● Le 23 novembre 1726 : il serait question de déplacer les lavoirs dans un endroit plus commode pour que les eaux de lavage ne se mêlent pas avec celles des fontaines mais ne se perdent pas...

Bien que restauré en 1901, imaginons que le lavoir était d'apparence et dans l'état actuel. Il était dans sa partie fonctionnelle d'une grande pureté de lignes. L'eau coule en deux bras avec deux bancs de lavage opposés, alors qu'à La Canal, l'eau s'écoule au centre avec deux bancs de lavage en vis-à-vis.

1728 : un règlement pour l'usage des eaux.

Dès lors, la communauté ne va pas cesser d'arbitrer les litiges sur l'usage de l'eau d'arrosage.

● Le 11 juillet 1728 : les sieurs Arthur Allaman et Antoine Fauchier sont chargés d'établir un règlement des eaux de la source de l'Estang, les dispensant de toute prestation de serment, assignation et autres formalités de justice pour éviter les frais (sic les archives). Ils recevront cependant 20 livres le ...3 avril 1729.

● Le 17 juillet 1740 : dans son ordre du jour, le conseil doit régler un conflit de taille. En 1638, l'ordre des Bernardines s'était installé à Lorgues. Le couvent construit rue de la Bourgade (actuel n°1) possédait en outre un vaste jardin intérieur arrosé par la source de l'Estang. Or, si un ancien règlement accordait l'eau de jour, un nouveau règlement ne la leur accordait plus que la nuit. Plainte des dames Bernardines, lettre à Monseigneur l'Intendant...qui se retourne contre la communauté de Lorgues en termes assez secs «pour ordonner

aux sieurs consuls de faire placer la dite eau pendant le jour à chaque fois qu'elles auront droit de la prendre...les dits sieurs consuls seront bien aise d'obéir aux ordres...» Pour modifier le règlement, les experts Charles Moriès, greffier, et Honoré Vaquier, chirurgien, recevront 15 livres chacun.

Un tracas permanent.

La source débite si fort, qu'il faut refaire en permanence les fossés et canalisations. Aussi :

● Le 13 février 1780 : le Conseil est encore mobilisé car l'eau s'infiltré au point d'inonder la route d'Aups (de Salernes, plus basse que l'actuelle) et les moulins à huile s'en ressentent...et il conviendrait de raccommoier le canal avec une pente convenable et

L'eau coule en deux bras avec deux bancs de lavage

de le faire en pierre de taille et cette fois, comme les particuliers se servent de l'eau du canal pendant 6 mois l'année, de les faire participer pour moitié à la dépense (sic les archives).

Outre l'irrigation du quartier des Jardins, les eaux de l'Estang étaient couplées occasionnellement à celles de La Canal pour faire tourner les moulins à huile de la rue des Moulins (actuelle rue Cordouan).

Le 19^{ème} siècle ne fut qu'une suite de recours sur l'utilisation de l'eau d'irrigation. La charte comtale régissant l'usage de l'eau fut transformée en association des usagers tout en garantissant les droits ancestraux. Les inondations

se poursuivirent. Ce n'est pas par hasard que le quartier s'appelle «L'Etang»

Et maintenant.

● S'il existe toujours un règlement pour l'utilisation de l'eau d'irrigation, nombre de bénéficiaires ne lèvent ou n'abaissent plus la martelière pour arroser.

● C'est en 1936 que la commune décida de pomper dans la source de l'Etang. Si les installations pourraient encore être opérationnelles, l'eau jugée polluée pour cause d'urbanisation n'entre plus dans le collectif.

● Si l'eau ne sert plus aux moulins, le cheminement existe toujours. Aérien d'abord en de multiples ramifications dans les jardins, le canal devient souterrain, on peut entendre et voir s'écouler l'eau à travers les grilles de caniveau de la rue de Verdun. Puis il coupe le Cours, descend le chemin dit de Barbacane, traverse la rue Barbacane, file par une impasse puis devenu canal d'arrosage, il passe entre le groupe de médecins de la rue des Vergers des Ferrages et l'Avenue Allongue, coupe le Boulevard F. Mistral qu'il longe jusqu'à la Chapelle Sainte-Anne, avant de se perdre dans les champs.

La source captée (1668) et le lavoir de l'Estang (1726) appartiennent au patrimoine de Lorgues.

Près de 350 ans ! Imaginons les cancons entre les bugadières, poussant la brouette, venues laver leur linge ? Le lavoir était un lieu de rassemblement, véritable gazette des potins du village. Emouvant n'est-ce pas ?...

Découvrir ce lieu d'histoire peu connu, restauré par les soins de la commune en 1901, prolongé par la découverte du canal d'arrosage vers le bas de Lorgues, mérite un petit détour en famille.

Cela vaut bien, sans regrets, une séance de télévision un dimanche après-midi d'hiver. ●

Achives

Christian DELSERAY

Tir à l'arc

Avoir une corde à son arc...

«On vous dit ...Archer, vous pensez à l'Amour, Cupidon vous décochant une flèche dans le cœur... vous êtes un ou une romantique !»

Alors, je suis une romantique, car je tire à l'arc en loisirs et compétitions depuis 1999 au CLUB DES ARCHERS LORQUAIS. Peut-être, au cours de vos vacances avez-vous pratiqué cette activité, dans les campings, au Club Med ou tout simplement dans votre ville ou village ?

Mais...Connaissez-vous les origines de l'arc ?

Dans les temps les plus reculés, (l'origine de l'Homme apparaîtrait entre 10 et 7 millions d'années dans la savane africaine. Des traces de pas dans des cendres volcaniques datant de 3,7 millions attesteraient de la bipédie). La priorité était de se nourrir, de se vêtir et de se défendre. Les baies et plantes ne pouvaient suffire. Pour la viande, il était nécessaire d'attaquer les animaux. Très rapidement, l'Homme devint chasseur par obligation.

REMONTONS LE TEMPS...

On dit que l'ARC pourrait remonter à l'âge de pierre, mais on n'en trouve trace ni dans les grottes ou abris paléolithiques, ni de représentations rupestres.

Au paléolithique (entre 40000 et 12000 avant J.C), les hommes utilisaient pour chasser des pierres, des lances en épicéa et des sagaies terminées par des pointes en os.

Entre 12 000 et 8 000 avant J.C, l'homme eut l'idée à partir d'une branche courbe, d'en réunir les extrémités par une corde de fibres végétales ou de tendons d'animaux : c'était le propulseur. La flèche (branche droite avec une encoche à une extrémité et une pointe en silex à l'autre), permettait l'arc bandé d'atteindre une distance supérieure au javelot.

Une nouvelle arme était née : l'ARC, une véritable révolution technologique. Dès lors, des chasseurs armés de l'arc vont apparaître sur les murs des grottes et cavernes peintes.

L'arc redoutable arme du guerrier...

La première civilisation connue pour l'utilisation de l'arc pour la guerre est

celle du peuple Egyptien. Il y aurait de cela 5000ans.

En Chine, (1766 à 1027 av. JC), sous la dynastie Shang, les batailles opposaient des chars avec trois hommes : un conducteur, un lanceur de javelot et un archer. Sous la dynastie suivante, celle des Zhou (1027 à 256 av. JC), les nobles de la cour participaient à des tournois de tir à l'arc, accompagnés de musique et ponctués d'élégants saluts.

A l'Epoque Médiévale... on ne peut oublier ROBIN des BOIS (Robin Hood) et son ARC. Noble bandit au grand cœur, volant les riches pour donner aux pauvres, ce héros légendaire a-t-il seulement existé sinon comme symbole de la résistance des paysans saxons ? Légende ou pas, on y valorise la justice, l'honnêteté, l'habileté de l'archer.

1346. LA BATAILLE de CRECY, bien connue des enfants, premier revers français de la guerre de 100 ans.

Edouard III d'Angleterre entreprend une campagne contre le roi de France Philippe VI. La confrontation a lieu à Crécy (dans la Somme) le 26 août 1346. La situation est favorable aux Français...ils ont des vivres, la chevalerie est en supériorité. La sagesse aurait été d'attendre. Les impétueux chevaliers, ivres de gloire

décident sans ordres du roi d'attaquer. L'armée française et les archers génois enrôlés ne parviennent pas à rompre les lignes anglaises et ne résistent pas aux archers gallois, mieux équipés du puissant arc LONG-BOW dont ils avaient protégé les cordes pendant les violents orages tombant sur le champ de bataille. Le roi est défait, la chevalerie française est anéantie. L'arc est consacré arme de guerre redoutable.

Au cours du 15ème siècle, avec l'arme à feu utilisant la poudre, (tout aussi meurtrière : guerres de religions, guerre de 30 ans...), l'arc n'est plus utilisé comme arme de combat. De retour au 20ème siècle, le tir à l'ARC devient un LOISIR et un SPORT. ●

Olga CHAPELAIN

Art pariétal dans le bassin méditerranéen.
Mésolithique 8000 av JC.



Club des Archers Lorguais

Jean-Claude ROSELLO

06 60 38 27 23

archerslorguais@laposte.net

MARIUS TRUSSY, cu es aquéu ? (qui c'est

Supposons que Marius TRUSSY (1797 - 1867), depuis sa céleste dem-eure, ait appris qu'on avait donné son nom à une place de son village natal. Flatté et poussé par une saine curiosité, imaginons que Saint-Pierre, près d'un siècle et demi plus tard, lui ait donné l'autorisation de descendre, incognito, voir à quoi ressemble son village et cette fameuse place. Le choc serait sans doute assez brutal. Il s'attendait à retrouver une de ces typiques et agréables places provençales, bien ombragées, avec une fontaine au milieu, des bancs tout autour et des gens qui devisent gaiement en provençal. Au lieu de cela il découvre un grand carré recouvert de goudron et envahi de voitures à quatre roues qui crachent des gaz nauséabonds et qui empêchent même tout mouvement piétonnier au moment de la sortie des écoles. Même en tendant bien l'oreille, il n'entend plus le moindre mot de cette langue qui a bercé son enfance et qu'il a si bien fait chanter dans son poème «Margarido». Plus de ces expressions imagées ou de ces jurons inoffensifs qui faisaient le charme du parler local. Lui qui déplorait dans un poème (dont vous lirez un extrait un peu plus loin) l'envahissement de la langue provençale par des mots français serait tout simplement abasourdi. Ici c'est l'accent «pointu» qui domine, celui des gens du Nord qu'il appelait les «Franciots». On y entend aussi des langues étrangères sans aucun doute «étrangères» (allemand, anglais, hollandais). Une véritable tour de Babel !. Peut-être, avec un

peu de chance, il a pu repérer deux individus qui échangeaient en français des propos particuliers dans cet environnement :

Oh, fan de chichourle, qué calourasse pour un mois de septembre !

Ah, m'en parle pas, je suis escagassé, je sens que je vais faire une siestasse !

D'aucuns auront reconnu là quelques uns de ces mots «francitans» qui émaillent encore le parler local (cf. mon ancienne chronique de VAL «Parlez-vous francitan ?»).

Eh, oui, mon cher Marius, cette Provence dont tu avais gardé une si grande nostalgie dans tes brumes parisiennes, cette Provence du pays lorguais que tu as glorifiée dans ta «Margarido», j'ai bien peur qu'elle ait cédé la place à une autre civilisation.

L'œuvre littéraire (en provençal) de Marius TRUSSY n'est pas très importante et n'a pas eu un grand retentissement. Rendons hommage à Paul ROUX, ancien capoulié du Félibrige et à l'Association des Amis de St-Féréol et du Vieux Lorgues qui ont œuvré en 1980 pour la réédition de son œuvre majeure «Margarido»(1961) dans sa forme originale. Sans eux il serait tombé dans l'oubli. Le 31 mai 1984, en présence de Paul ROUX (décédé depuis) la commune de Lorgues lui rend hommage en donnant son nom à cette place centrale, ainsi qu'à l'école primaire toute proche.

Dans sa préface de la réédition de 1980 Paul ROUX nous dit que nous ne savons presque rien sur la vie de Marius TRUSSY. J'ai pu en savoir un peu plus grâce à un article de Christian DELSERAY dans le

dernier bulletin des Amis de St-Féréol (Patrimoine urbain de Lorgues – N°2 La Bourgade et les Faubourgs). Avec son aimable autorisation, je vous livre quelques éléments biographiques.

Jeunesse du poète

Né à Lorgues le 18 mars 1797 (28 Ventôse an v), déclaré Joseph, François, Marie (d'où le masculin Marius). Son père Jean-François est déclaré propriétaire et secrétaire de mairie. Sa mère Françoise Marie Gines, sans profession, aura 7 enfants dont plusieurs sont morts en bas âge. La famille habite rue de la Bourgade au 1er étage de l'ex maison des Pontevès-Bargemon à côté de la Font Basse. Marius est l'aîné des trois enfants survivants. Un de ses frères est perruquier, l'autre secrétaire de mairie. Après le décès paternel, il fait vendre sa part d'héritage, ce qui révèle sans doute ses besoins financiers. Vers 1818 il quitte Lorgues sans retour pour gagner sa vie.

Une vie aventureuse

C'est la fin du 1er Empire. TRUSSY se dit l'enfant tout frais éclos de la grande Révolution. Il laisse échapper quelques propos anticléricaux, mais plus tard il regrette le temps des moines du Thoronet. Louis JOURDAN dans sa préface de «Margarido» de 1861 nous parle de «tempêtes politiques dont sa famille eut particulièrement à souffrir et qui l'emportèrent, bien jeune, loin du pays qu'il aimait avec passion». En 1845, sous la Monarchie de Juillet, le Sous-préfet d'Avesnes (Nord) met en garde son supérieur contre le lorguais exilé dans le Nord. Il précise sa profession du

Provençales PAR ANDRÉ LAGIER

celui-là ?).

moment, courtier en vins, doublée de la fonction d'architecte du Nord et de celle d'agent voyer (chemins). Révoqué pour sa « conduite immorale » et son intempérance à l'alcool, Marius TRUSSY s'établit à Paris en compagnie d'une femme. Privé de ressources, il cherche à devenir journaliste au « Siècle », peu favorable au régime. Il fut condamné politique sous la Restauration des Bourbons, a fréquenté les « carbonari », semble avoir été Bonapartiste.

Œuvre poétique

Son nom reste attaché à ce long poème provençal en cinq chants, avec traduction française en regard, « Margarido », daté de Paris, 19 mars 1861 et publié la même année avec cette dédicace : « Aumage èi bravèi gènt de Lòrgue, ma vilo natalo ». Louis JOURDAN qui préfaçait le livre, lui prédisait un grand succès, aussi bien en Provence qu'à Paris. Mais il se vendit mal.

J'aurai sans doute l'occasion de vous parler plus longuement de ce poème, largement inspiré de la « Mirèio », de F. MISTRAL (1859). Mon intention aujourd'hui est de présenter aux lecteurs de VAL un petit extrait d'un poème publié en introduction de « Margarido ». C'est une diatribe contre le progrès qui a un écho surprenant avec les manifestations actuelles contre la LGV (Ligne à grande vitesse). J'ai pris la liberté de transcrire le texte original en graphie mistralienne, car la graphie phonétique et patoisante de M. TRUSSY présente quelques difficultés pour ceux qui lisent le provençal (j'espère qu'il y en a encore quelques uns à LORGUES !).

Lou Prougrès !!...vaqui'n mot vandalo
Foro d'èu fau tira l'escalo
Mai, judièu que vous sias, que fa (i)vòste prougrès ?
Mete tout sèns dessus dessouto ;
Jamai s'es vist talo derouto,
De bras roumpu, de cambo routo ;
Si ves (=vèi)qu'acò, bon Diéu !...Tenes ! citèn qu'un fè : (=fa).

Vostrei gus de camin de ferre,
Que lou Diable venguèsse quèrre !
Pourrisson lou pehi (=païs)...Que prouduson ?...Pas rèn !
En partènt de la capitalo
Entreprenènt sardanapalo,
Soun arribado si segnalo
Pèr tant de fé (=fa) nouvèu que degun n'es countènt !

Marchan dre sus la decadènço,
Rèn que dins ma bello Prouvènço,
Veguès (=vesès) tout ce qu'an fa vosteï camin tant bèu !
Nosteï terme si desnaturon ;
D'autres n'en rien (=rison) ; milo n'en juron,-
Pèr pau qu'aquelei causo duron,
Sabès que prouduran ?...La Tour de Babèu !!

Acò's lou crid de la Prouvènço,
Prougrès !...ta fatalo influènço
Si fa déjà senti dins sei mendre amèu !
Oc, d'aqueu tant poulit paisage
Tant bèn counserva d'age en age,
As retoucat lei persounage ;
Prougrès ! va sabes bèn, as salí lou tablèu !

Extrait de «Legèndo dei toumbarèu d'Argèns»

Le Progrès !!... voilà un mot vandale, - après lequel il faut tirer l'échelle ! - Mais mécréants que vous êtes, que fait votre progrès ? - Il met tout sans dessus dessous ; - jamais a-t-on vu une dérouté semblable ? - On ne voit plus que bras et jambes cassées, - bon Dieu ! - tenez, citons un fait.

Vos fameux chemins de fer, - que le Diable devrait emporter, - pourissent le pays !...Et que produisent-ils ? Rien ! - En partant de la capitale, - déhontés sardanapales, - leur arrivée en province se signale - partant de faits nouveaux, que nul n'en est content.

Nous marchons droit sur la décadence ; - rien que dans ma belle Provence, - voyez ce qu'on fait vos chemins de fer ! - nos termes* se dénaturent ; - si quelques uns en rient, mille en jurent - Pour peu que cet état de choses dure, - savez-vous ce qu'ils produiront ?...La Tour de Babel !

C'est là le cri de la Provence, - progrès !...ta fatale influence - se fait déjà sentir jusques dans les hameaux ! - Oui, de ce superbe paysage, - si bien conservé d'âge en âge, - tu as retouché les personnages ; - progrès, tu le sais bien, tu salis le tableau.

Note : terme = M. TRUSSY a gardé le mot provençal. Il s'agit de la limite d'un champ, d'un talus élevé en terrasse au bord d'un champ.

Quand la Poste s'appelait P.T.T. **La cuisinière de Mius**

Laissons, pour cette fois, mes histoires postales lorguaises de côté. Histoire toujours, mais histoire entendue et racontée par un témoin de confiance en la personne d'un facteur gavot⁽¹⁾ qui était venu chercher du bois de chauffage (d'olivier) chez nous en 1958, après le grand gel de 1956 qui avait détruit tous nos beaux oliviers et réduit à néant pour de nombreuses années notre production d'huile d'olive.

Cet homme l'a racontée à ma tante Madame Maria Rovera, qui tenait l'octroi sur la place d'Antrechaus. Il était venu peser son camion de bois -un gros Berliet- par une froide après-midi de décembre et c'est devant un verre de vin chaud qu'il avait raconté cette histoire de cuisinière. Parce que, en ce temps là, le chauffage au fioul, à l'électricité, au pétrole n'existait pas. On se chauffait au bois et uniquement au bois. Et le bois n'était pas donné à moins de le voler.

L'histoire s'était passée dans le département des Basses-Alpes (Alpes de Haute-Provence, maintenant), dans un petit village de mi-montagne que ce facteur desservait.

Chacun donc, dans ce village (comme dans les autres, bien sûr) faisait son bois de chauffage pour l'hiver, à la belle saison. La loubo⁽²⁾ ne chômait pas; ça sciait dans tous les bois alentour et aux portes des granges. Les stères de bois de chêne et de pin s'empilaient au bord des chemins et devant les maisons. Puis, vers les premiers jours de septembre, on ramenait tout ce bois coupé, à 1 m de longueur, auprès des maisons pour le refendre ou le couper à un pan⁽³⁾. Si, tous faisaient ce travail qui leur permettait de passer un hiver bien au chaud, quelques-uns profitaient, quand ils passaient près d'un tas de bois, d'allonger un peu le bras et, hop! un billot sur la charette pleine de foin ou bien, hop! un autre billot dans un tombereau de fumier. Pas vu, pas pris. Et puis, deux billots, ça ne se voit pas, s'ils manquent dans un gros tas.

C'est ainsi, qu'un certain Mius (Marius) dit «Rate-pennate»⁽⁴⁾ chasseur et surtout un tantinet fainéant sur les bords, au lieu de couper son bois pour pouvoir en avoir tout l'hiver, préférait le chiper à ses concitoyens. Il en chipait plusieurs

stères en catimini. Un de ses voisins, très éloigné, avait fini par s'apercevoir que les quatre stères de bon chêne coupés du mois de mars et empilés en bordure du chemin de Bramefan, avaient tendance à fondre au fil des mois. Ils séchaient mais ils rapetissaient en volume. Drôle non! Il lui vint une idée. Il n'y avait qu'une solution pour savoir qui lui volait son bois. Une solution radicale.

Il lui restait dans un sac en papier quelques grammes de poudre à mine. Poudre à mines qu'il avait utilisée l'année précédente pour creuser un puits. Il scia dans un billot un morceau d'un pan de longueur. Avec un villebrequin, il fit un trou gros comme une pièce de 1 franc et profond d'un doigt sur la tranche de la bûche. Il remplit ce trou avec la poudre à mines à laquelle il ajouta quelques grammes de poudre à fusil pour faire bonne mesure. Il avait bien tassé l'explosif, enfoncé un demi bouchon de liège dans le trou et collé par dessus un morceau d'écorce.

Travail bien fait, nul n'aurait pu deviner que la bûche était piégée. Le lendemain, il plaça sa bûche avec les autres sur les billots près du chemin. Pendant un gros mois, rien ne bougea et puis vers la mi-septembre une bûche disparut puis une seconde, puis une troisième et une quatrième enfin s'évanouit. Il n'y avait plus qu'à attendre patiemment qui allait avoir une belle peur et une bonne leçon.

Dans les premiers jours de décembre, je passais pour offrir mes calendriers, sacrifiant ainsi à la

tradition postale. Mius, dit «rate-pennate», était abonné au journal comme beaucoup. Ceci pour avoir l'occasion de discuter avec quelqu'un. Moi le facteur, en l'occurrence, parce qu'à part le jour de marché, chez nous, on ne se voit guère. Le travail de la terre et les troupeaux de moutons ne laissent que peu de temps libre.

Or donc, cette après-midi là, j'entrais chez Mius en lui annonçant que le moment était venu de choisir un calendrier pour l'année nouvelle. C'est sa mère, bien vieille, qui tricotait près de la cuisinière qui voulut le choisir.

-«Tu prends toujours des scènes de chasse, Mius. Je vais choisir cette année, qué! mon pitchoun!!».

Sur la table, j'ai posé une dizaine de calendriers. La vieille s'est avancée et a étalé les almanachs à la façon d'un jeu de rami. Mius, près de la fenêtre, faisait ses cartouches. Parce que, comme partout, n'est-ce-pas, les chasseurs font



et refont leurs cartouches pour économiser et sur l'étui et sur la poudre et sur le plomb.

Sur la cuisinière qui ronflait, était posée une bouilloire qui sifflait. Souvent la cuisinière était reliée à la cheminée par des tuyaux émaillés ou non qui traversaient la pièce. Ce système permettait de chauffer un peu plus la pièce. Derrière la cuisinière dans une banaste (5) dormait le chat.

La mère en était à se demander si elle prendrait le calendrier représentant trois canards ou celui représentant deux chiens. Ils étaient beaux tous les deux. Mius était en train de remplir de poudre avec la mesurette la énième demi-cartouche pour les grives, quand une formidable explosion retentit. Moi, la cigarette m'en tomba de la bouche. La bouilloire vola au plafond, éclaboussant d'eau bouillante le chat qui émit un miaulement rauque et déguerpit pour aller sous la masure (6). Les ronds de la cuisinière volèrent à travers la pièce sans toucher personne. Un rond frappa le tuyau horizontal. Ce qui eut pour effet de déglisser l'ensemble qui s'abattit sur le sol dans un boucan du diable et un nuage de suie. Le plus petit, par ricochet, balaya cartouches, étuis, bourres, sertisseur, poudre, de la tablette sur laquelle ils étaient et vint casser le poignet du pauvre Mius. La vieille, indemne, faisait des signes de croix, seconde par seconde et disait des « boudiéu!, boudiéu!! ,mai qué, mai qué?(7). Il y avait des braises de partout; ça sentait le roussi. La fumée et la suie devenaient suffoquantes. On ouvrit portes et fenêtres. La cuisinière était éventrée.

Pas besoin d'explications, nous avons compris. Une demi-heure après, je repris ma tournée et contais l'histoire à tous ceux que je rencontrais. C'est vers le 27 ou le 28 décembre, fait rarissime, que je portais une lettre à Mius. Mius avait

la main droite bandée. Le bras replié sur sa poitrine était soutenu par une écharpe.

- «Oh, Jules! qu'il me dit, tu peux me l'ouvrir, parce qu'avec ma main....».

- «D'où elle vient? il me demande.»

- «D'ici, à ce que je vois, je lui réponds.»

- «Ah,bon!, il fait très étonné.»

- «Ouvre!»

- J'ouvre.

- «Eh bien, lis!»

- Je lis:» Salut, cassaie (8). Joli coup! Non ? Alors, à l'an qui vient et si nous ne sommes pas plus, ne soyons pas moins! Le moins, c'est pour ta cuisinière neuve, qué!!!»

- «C'est signé?»

- «Non! Mais, je ne comprends pas pourquoi il parle de la cuisinière. Il est jaloux de ta cuisinière neuve?»

- «J'en sais rien. ce doit être un fadoli (9).Té, sûr que c'est un fadoli celui-là pour en vouloir à ma cuisinière neuve!»

Cela fait vingt cinq ans que ça s'est passé. La cuisinière«neuve», elle ronfle toujours. La mère est morte. Mius a beaucoup de difficultés à se servir de sa main droite. Il achète et fait couper son bois depuis cette année là. C'est plus facile, c'est moins fatigant et moins...explosif, qué!!!! ●

Jean-Louis CASCETTA

Notes de vocabulaire (francitan):

1) Gavot: sobriquet donné autrefois aux montagnards des Alpes (Basses ou hautes Alpes).

2) Loubo: scie à dents de loup.

3) Pan: (Français: empan). C'était la longueur d'une main ouverte, entre l'extrémité du pouce et celled u petit doigt (= 25 cm).

4) Rate-pennate: (provençal: rato-pennato) chauve-souris.

5) Banaste: (provençal: banasto) grande corbeille d'osier.

6) Mastre: (provençal: mastro) pétrin.

7) Boudiéu, mai qué: Bon dieu, mais quoi.

8) Cassaie: chasseur.

9) Fadöli: fou, nigaud, "fada".

Billet d'humeur **Tel chien, tel maître ?**

Nous sommes malheureusement habitués à voir, tous les jours, des quantités de chiens vagabonder dans les rues, retourner les poubelles, les fouiller et laisser des débris dans nos rues.

Cela n'est pas très agréable, mais il y a pire !

L'espace vert jouxtant le parking de la rue des Badiers est devenu le lieu de rencontre pluriquotidien des propriétaires de chiens qui viennent les faire gambader...et soulager leurs besoins. A tel point qu'en passant sur le mail, l'odeur rappelle étrangement celle des toilettes de gare...la créosote

en moins. Plus encore, dans le jardin de la Muscatelle, malgré les panneaux censés interdire l'accès aux chiens – même tenus en laisse – il n'est pas rare de voir la même scène.

Enfin, j'ai été personnellement témoin de la scène suivante. Dinant un soir de juillet

avec des amis, installés à la terrasse d'un restaurant place d'Antrechaus, nous avons eu la surprise de voir une brave dame promener son chien et le faire se soulager au milieu de la place, derrière le Monument aux Morts, à 20 mètres du restaurant !

Je ne pense même pas que l'installation de distributeurs de sachets résolve le problème.

Qu'il me tarde que l'éducation civique de notre enfance soit à nouveau enseignée aux enfants...pour qu'ils l'apprennent, à leur tour, à leurs parents. ●

Michel CHARROT



La couturière

ce pourrait être un titre de film comme «La Pianiste», à la différence près, que les notes d'une mélodie sont plus harmonieuses que les «tac, tac, tac...» de la machine à coudre. Pourtant du chant de la machine sortent aussi des œuvres d'art et l'opératrice est aussi une artiste.

Rue du Grand Jardin, une enseigne «La Couturière» et un n° de téléphone sur fond jaune, indique qu'il y a là une couturière. C'est ce que V.A.L a voulu savoir. Dans son atelier, une jeune femme nous accueille.

VAL : bonjour, pas facile de vous trouver. Nous avons appris votre existence par une de vos clientes. Depuis combien de temps exercez-vous ? Comment êtes-vous venue à ce métier ? Quelle formation faut-il ? Dites-nous tout...

La couturière : La couture est une tradition familiale. Petite, j'étais sensible à la beauté des costumes des spectacles historiques. Cette attirance et le milieu familial ont contribué à mon activité. J'ai suivi la filière de la couture en obtenant au Lycée professionnel des Côteaux à Cannes un Brevet de Technicien spécialité « couture floue ». Outre la couture, on y apprend les rudiments de la haute couture : moulage en toile sur mannequin et découpe de patrons, travail sur toutes les matières – soie, laine, mousseline, taffetas, crêpe...- pour la confection de vêtements vapoureux.

Ensuite, tout en travaillant l'été, je me suis préparée au métier de costumière en entrant à l'ENSATT (Ecole Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre) de Paris, seule école publique préparant aux métiers du théâtre sur un cycle de 3 ans : scénographes, décorateurs, costumiers...tout ce qui est derrière la scène. Pour compléter ma formation, j'ai passé un BTS spécialité « industrie des matériaux souples » préparant à l'industrialisation des vêtements sur chaînes de production.

Quelle est mon expérience ? Inscrite à la Chambre des Métiers à Draguignan, je suis installée depuis avril 2003 dans mon atelier à Lorgues. Avant, j'ai travaillé en différents endroits, toujours dans le registre artistique : pour un tapissier décorateur à Cannes ; pour les ballets de Monte Carlo (spectacle de

Cendrillon) ; à Roquebrune dans un camping en créant et en préparant les costumes pour un spectacle ; à Toulon dans un magasin de retouches. Autant d'emplois pour apprendre et me diversifier.

VAL : ces activités permettent d'apprendre tout en ayant du plaisir à exercer, mais préparent-elles à affronter une clientèle aux goûts et aux besoins diversifiés, pas toujours bien définis ?

La couturière : la clientèle ayant recours à mes services est variée. Cependant, il y a plus de retouches, de transformations de vêtements

de qualité auxquels les gens sont attachés notamment chez les clientes d'un certain âge. Mais il y a aussi des demandes créatives nécessitant des conseils et une orientation à partir d'un choix de modèles présentés dans des revues spécialisées. C'est là que l'acquis est précieux : choix des tissus, taille des patrons... Le sur mesures, est encore demandé, notamment pour des fêtes et des cérémonies ou pour des modèles «hors confection». J'ai aussi une clientèle masculine, pour des retouches ou pour des vêtements d'apparat. Je me sens utile pour satisfaire tous les clients.

L'ameublement est aussi l'une de mes activités : housse de fauteuil et canapé sur mesures ; doubles rideaux ; coussins ; habillage de l'ensemble d'une pièce à vivre, boutis sur commande (matelassage piqué main)...

VAL : la concurrence doit peser lourd sur votre métier. On trouve maintenant des vêtements, pour femmes, jeunes en particulier, seyants, relativement bien finis et d'un prix abordable, qui seront portés une, deux ou trois saisons et qui iront dormir dans des armoires...

La couturière : on ne peut pas comparer ce qui n'est pas comparable. Moi, je ne fais pas travailler à bas prix des gens (voire des enfants) comme dans ces pays exportateurs sans législations. Je travaille à la demande du



client pour qu'il se trouve à l'aise dans un vêtement de son choix, nécessitant souvent plusieurs essayages.

Les prix que je pratique ne sont pas le produit d'un taux horaire par le temps passé, même si pour établir un devis, je suis bien obligée d'évaluer le travail. Dans ce genre d'activité artistique ou classique, on ne compte pas ses heures. Ce qui importe, c'est la qualité et la satisfaction du client. Il faut de la rigueur !

VAL : comment voyez-vous votre avenir ?

La couturière : mes conditions de travail me

permettent tout en élevant ma fille, d'assurer un petit salaire une fois mes charges payées. C'est un choix de cadre de vie. J'essaie aussi de créer une ligne de vêtements pour enfants garçons et filles. Je participe les vendredis de l'été au Petit Marché Provençal.

Mon ambition serait d'avoir une enseigne, une boutique atelier sur Lorgues. Mais cela, c'est pour l'avenir... En attendant : «Tire tire l'aiguille, toujours à l'ouvrage». ●

Propos recueillis par l'équipe de V.A.L.

● Agnès QUINONES, 183 rue du Grand Jardin. Lorgues. 04 94 73 94 80.

● Dans le VAL n° 20 de mai 1994, à la rubrique «Ces métiers qui disparaissent», nous avons largement traité de la profession de couturière. Nous y relevions déjà les difficultés de ce métier confronté à la concurrence du prêt-à-porter et à la production asiatique.

Les couturières de V.H.L.

L'Association «Vivre l'Histoire Lorguaise» monte depuis 2001 des spectacles historiques à partir d'événements lorguais : «Les grandes peurs au Moyen-Age» ; «La légende de BEN VA» et bientôt, «La Révolution en Provence»

Les costumes contribuent beaucoup à la qualité et à l'authenticité du spectacle. Ils sont confectionnés par des couturières bénévoles, mettant talent et énergie au service de l'association et du public.

Comment travaillent ces couturières après lecture du scénario ?

Autour de Martine la «chef», Evelyne, Claudette, Eliane, Josseline, Nicole, Annie...et d'autres copines se retrouvent dans un local prêté par les Soeurs Oblates (merci mes Soeurs) tous les jeudis après-midi pour faire le point, procéder à l'avancement des travaux, procéder aux essayages...

Pour s'adapter à l'époque, tout est à inventer.

Cela commence par la consultation des bouquins et d'Internet pour l'époque prise en compte. Puis vient le moment de trouver les patrons pour la coupe, cela peut conduire à des merceries spécialisées jusqu'à Toulon. Après, en corrélation avec les figurines de la

période historique, il faut se procurer les tissus. C'est un choix délicat. L'ameublement offre une diversité de texture et de motifs : tissus lourds ou légers à rayures, à fleurs, toile de Jouy... L'association disposant d'un crédit limité, on s'adresse aux grossistes, aux liquidations de stocks...Puis, ces tissus sont lavés pour les assouplir avant d'être travaillés. Et, comme un costume n'est pas fait que de tissus, mais aussi de dentelles, de rubans, de boutons, de décorations, on visite merceries et diverses foires et brocantes... Toute récupération est bonne.

Enfin débute la confection. D'abord la coupe, spécialité de Claudette (seule ancienne professionnelle de l'équipe) et d'Héliane. Ensuite, chaque couturière assemble chez elle les différentes pièces du costume avant de procéder à un premier essayage. Rien de différent d'un travail de pro !

Le souci serait de faire des costumes «interchangeables» suivant les acteurs. Mais ce qui

est possible pour un costume ample de paysan ou de paysanne l'est moins pour celui d'un bourgeois ou d'un noble.

Pour le prochain spectacle «La Révolution en Provence», 100 costumes sont à réaliser, pratiquement tous personnalisés aux acteurs !

Et quels costumes !

Si un costume de paysan du Moyen-Age est à la rigueur adaptable pour le 17ème siècle, il en va difficilement pour un bourgeois ou un noble à trois siècles de distance. Au 17ème, la tenue est plus près du corps. Les hommes portent souliers vernis, bas, culotte, chemise à jabot, veste, manche à revers en dentelle et redingote. Les femmes ont sur le chemisier, un gilet cintré ou un caraco, une jupe collante ou ample avec paniers selon qu'elles sont modestes, bourgeoises ou nobles. Quant aux gardes civils ou militaires, leur accoutrement ne tient pas seulement dans le chapeau...Seul reste immuable la soutane de l'ecclésiastique.

Un clin d'œil aussi à Olga, Arlette...et aux mamans réalisant elles-mêmes leurs costumes.

C'est dire qu'être costumière de spectacle historique demande beaucoup de talent. Mais quelle satisfaction d'avoir sa part d'applaudissements en fin de spectacle ! ●

Enquête
Vivre à Lorgues



L'olivier et la symbolique

Depuis des temps reculés (6 000 avant J-C), l'aire d'implantation de l'olivier n'a cessé de s'étendre sur le pourtour méditerranéen, pour se stabiliser il y a une cinquantaine d'années. Georges DUHAMEL disait : «Où l'olivier renonce finit la Méditerranée»

Son habitat, en tant qu'arbre facteur de production, le plus septentrional se situe en France vers Valence et plus au sud sur la côte méditerranéenne de Lybie.

En ce qui concerne le Var, bien qu'en régression par rapport au 19ème siècle, l'olivier est certainement l'arbre le plus répandu : on en dénombre environ 880 000 dans le département plantés sur 20538 hectares (22% de la plantation nationale).

Symbole de paix, de sagesse et d'éternité, l'olivier est un arbre d'exception qui opère une véritable fascination.

Sa silhouette noueuse d'une noble beauté évoque le soleil, la chaleur et le chant des cigales. Elle constitue l'un des éléments essentiels du paysage méditerranéen que ne manquent pas de reproduire les peintres, Braque, Cézanne, Renoir étant les plus connus.

L'olivier est aussi considéré comme un présent des Dieux et constitue un symbole d'une telle richesse qu'aucun arbre ne peut lui être comparé.

Les grandes religions méditerranéennes l'ont, à cet égard, aidé.

Les religions musulmane, chrétienne et juive lui reconnaissent une force symbolique importante. Pour les islamistes, il est l'arbre central, l'axe du monde, symbole du prophète : chacune de ses feuilles est marquée d'un mot sacré ou d'un des noms de Dieu.

Dans la tradition judéo-chrétienne, la paix est la propriété essentielle de l'olivier :

La fin du déluge fut signifiée par Dieu à Noé par l'intermédiaire d'un rameau d'olivier que lui apporta une colombe et la croix du Christ était faite d'olivier.

La mythologie a aussi beaucoup utilisé l'olivier. A Rome il était consacré à Jupiter et à Minerve tandis qu'en Grèce, le premier olivier, né du conflit d'Athéna avec Poséidon, fut entouré de tant de soins que ses rejets seraient aujourd'hui les oliviers de l'Acropole.

Dans la plaine d'Eleusis, les oliviers apportaient inspiration et clairvoyance aux prêtres dans leurs prédictions.

Cette ferveur pour l'olivier apparaît d'ailleurs sur les bas-reliefs, les fresques et les vases antiques.

N'oublions pas non plus qu'Olivier, compagnon de Roland dans la «Chanson de Roland» est le symbole de la sagesse et de la modération.



En réalité, le rang privilégié de l'olivier s'expliquait sans doute autrefois par la pluralité de ses fonctions : nourriture, hygiène (lutte contre la faim par exemple), éclairage, chauffage etc...

S'agissant du chauffage, en Provence il jouissait d'une considération particulière : le soir de Noël, le chef de famille déposait solennellement dans la cheminée une énorme bûche d'olivier. La bûche, symboliquement arrosée de vin cuit, devait tenir toute la nuit. Une brève prière en forme d'incantation accompagnait ce geste : «que Dieu nous adougue un bon an».

Parallèlement, était organisé le gros souper avec les treize desserts.

Mais il s'agit d'une autre symbolique... ●

Pierre MAILLARD

Les perceurs de cathédrale

Faire un trou dans le toit d'une cathédrale et suivre au sol la course du soleil

Cette expérience aida dès le 16ème siècle à déterminer la date de Pâques, bien utile à l'église pour établir ses calendriers ecclésiastiques, mais elle permit aussi de valider les thèses de Copernic.

Les premiers théologiens chrétiens l'avaient doctement fixée au premier dimanche qui suit la première pleine lune après l'équinoxe de printemps. Mais le soleil court d'un équinoxe à l'autre en 365 jours et un peu plus !

Jules César avait décidé d'intercaler un jour supplémentaire lors des années bissextiles mais l'écart restait de 11 minutes dans la longueur d'une année ! En 1276 les computistes se trompèrent d'un mois entier dans la détermination du jour de

Vivre à Lorques

LE SAVIEZ-VOUS ?

Pâques. En 1424 on célébra Pâques avec cinq semaines de retard !

Les astronomes allaient trouver une solution : une ligne méridienne orientée dans la direction nord-sud sur le sol d'un grand édifice obscur dont le plafond aurait été percé d'un petit trou. A midi lorsque le soleil est plein sud ses rayons projettent une tache lumineuse sur cette ligne, très proche de la verticale au solstice d'été lorsque le soleil est haut dans le ciel ou au contraire le long d'une ligne rasante au solstice d'hiver quand le soleil reste bas. Le temps parcouru par cette tache lumineuse détermine la durée d'une année.

Le premier à réaliser cette expérience sera un mathématicien dominicain Eguazio Danti. En 1576 il perce un petit trou dans le toit de la cathédrale de Bologne et il insère dans le marbre du sol une règle métallique orientée nord-sud.

Au milieu du 17ème siècle, les autorités religieuses décident d'agrandir l'édifice en conservant la méridienne de Danti et s'adressant à un professeur de mathématiques de l'Université de Bologne, Gian Domenico Cassini. Celui-ci ne trouve pas la méridienne à son goût et manquant de précision. Il perce un autre trou plus haut que l'ancien et calcule que sa ligne méridienne sera gravée dans son intégrité. Cette réussite lui apportera une grande popularité dans l'astronomie. La cathédrale de Bologne abritera dès lors, le premier observatoire solaire digne de ce nom. Cassini mesurera avec précision sur sa méridienne comment varie le diamètre de l'image solaire qui est inversement proportionnel à la distance à laquelle le soleil se trouve.

Jaloux de ce succès instrumental le pape ordonne à Francesco Bianchini vers 1700 de construire une méridienne

rivale à Rome dans l'église Santa Maria degli Angeli. Ce qui amènera un nouveau débat entre astronomes, l'image du soleil ne revenant pas toujours d'un solstice à l'autre : l'axe de rotation de la terre est bien en train de changer.

Et si vous êtes intéressés vous pouvez visiter des méridiennes :

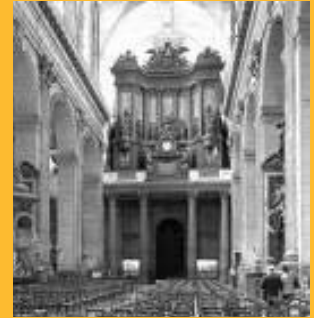
en France : l'église St Sulpice à Paris – la cathédrale de Bourges.

En Italie : l'église San Pétronio à Bologne (méridienne de Cassini).

l'église Santa Maria del Fiore à Florence.

l'église Santa Maria degli Angeli à Rome.

l'église de la Torre dei Venti au Vatican (méridienne de Danti).
le Duomo de Palerme. ●



Eglise Saint-Sulpice

Antoine PAYET

Source : Ciel et Espace n° 1362

Lu pour vous Christiane Turner

L'homme qui courait après les fleurs

Tout au long des quelques 250 pages de ce livre, les Lorquais se trouveront en pays connu.

La chronologie des chapitres qui va de la période de l'entre-deux guerres aux années 1960 a peu d'importance puisqu'il s'agit d'une suite de souvenirs parfois tristes, souvent gais, mais tous associés à la passion de l'auteur pour les abeilles.

D'emblée on découvre les diverses formes de ces « usines à miel » que sont les ruches, et pour planter le décor, le premier chapitre intitulé « Bleu, blanc, rouge » concerne trois ruches ayant l'une de ces trois couleurs.

En effet, les abeilles sont tout aussi sensibles aux senteurs qu'aux couleurs, et dans la nature qu'est-ce qui combine mieux senteur et couleur, sinon ces fleurs dont l'abeille va faire l'unique source de son activité ?

Au gré des souvenirs évoqués, on rencontre un petit monde de bergers et de cultivateurs. On s'introduit même dans la salle d'un tribunal à Moustiers-Sainte-Marie, pour y rencontrer un juge, un greffier, un plaignant et un accusé, tous concernés par un essaim en vadrouille.

Un essaim, ça s'attrape de cent façons différentes,



car l'essaim et sa reine, voilà bien le nœud de ces mémoires. Un essaim ça se transporte sous le bras, sur le porte-bagages d'un vélo, dans un car entre les Arcs et Draguignan ; ça voyage aussi en train de la Bretagne (où l'accent du Midi heurte les oreilles celtiques) à Bandal dont le chef de gare éprouve une crainte certaine pour tout ce qui pique....

Mais tout n'est pas bucolique dans cette nature où vivent l'auteur et ses ruches.

Parfois la situation bascule dans la tragédie, car vient le feu énorme, aveugle et sauvage. La mort frappe un homme et les abeilles qu'il voulait sauver. Ce tableau cruel sera même traversé par une horde de sangliers, qui, eux, s'en sortiront.

Le livre se termine par une étonnante description d'un bal d'abeilles reines, spectacle rare, offert uniquement à des observateurs aussi patients qu'avertis.

La Provence a inspiré plus d'un écrivain.

Dans ce livre, Marcel Scipion regarde et raconte à sa manière la terre provençale. Le portrait est brossé à grands traits, ce qui estompe quelque peu la touche poétique que l'on pourrait attendre de la relation d'un apiculteur amoureux avec ses abeilles. ●

● Mémoires d'un berger d'abeilles ● Auteur Marcel SCIPION ● Editions Seghers

François et la soupe aux cailloux

François était un solide gaillard, la cinquantaine bien sonnée par quelques années de plus. Passementier pour les soyeux de Lyon il avait été rattrapé et dépassé par la bureautique, l'informatique, la robotique, tous ces mots en « tique » qui vous déposent sur le bord de la route. Enfant trouvé devant la Primatiale St Jean, sans famille, il avait accepté ce coup du sort avec amertume et une certaine philosophie. Il savait que son existence serait une errance interminable et qu'il serait chemineau, lui dont les limites des promenades s'étiraient entre la gare de Perrache et le Parc la Tête d'Or. Il s'était créé un personnage singulier de pied en cap : de solides rangers, un pantalon de velours noir, un vieux dolman de hussard abandonné par un costumier de théâtre et un large béret de chasseur alpin. Tout son viatique tiendrait dans un havresac et il s'en irait par monts et par vaux muni d'un makila à double usage : assurer le pas et assurer la sécurité en cas de mauvaise rencontre.

Quittant Lyon, fuyant les agglomérations en direction des monts du Lyonnais, du Forez, de l'Aubrac, il marchait, marchait toujours, marchait encore... Il trouva une ferme, y demanda l'hospitalité pour la nuit, un coin de grange en échange de quelques travaux : fendre le bois, nettoyer une écurie.

Pour mettre ses hôtes en confiance il vida son sac devant la fermière pour en exhiber le contenu : une montre à gousset, un opinel à virole, une pipe à tuyau de bruyère et à fourneau en écume de mer, un paquet de scaferlati, un briquet à amadou, un harmonica diatonique et ...2 cailloux ! A la vue de ce déballage la brave dame resta interloquée devant les 2 pierres... A quoi pouvaient-elles servir à ce pauvre hère d'apparence débonnaire ?

Pour satisfaire sa curiosité elle lui demanda l'origine, l'usage ou la destination de ce surplus de charge sur le dos.

François attendait ce moment avec une certaine malice, un certain plaisir qui allait le mettre en verve : Madame j'ai ramassé ce galet blanc et ce bloc de porphyre rouge au confluent du Rhône et de la Saône et pour moi ce sont deux dragées du mariage du fleuve avec la rivière, je les garde précieusement pour faire de la soupe aux cailloux ! Ça y est, il avait lâché le mot qui fait tilt !! la fermière réagissait instantanément : ah ! ça, par exemple, la soupe de cailloux, je voudrais

bien en connaître la recette et nous la partagerons. François était heureux, son plan qui n'avait rien de machiavélique fonctionnait comme un scénario bien réglé. La fermière, à sa demande, lui apporta un poêlon, de l'eau du puits, il y immergea avec précaution ses 2 cailloux et il réclama 3 poireaux, 5 pommes de terre, un quignon de pain rassis,

du sel, du poivre et un bon morceau de lard. Tout ceci se mit à chanter sur la cuisinière, le parfum des poireaux, les disques d'or du bouillon au lard alléchaient les papilles. François était aux anges, invité à manger sa soupe préférée par de braves gens complaisants et contents d'avoir connu la soupe aux cailloux.

Brave garçon, et pour les remercier de leur amabilité, il leur conta la révolte des canuts contre leur condition humaine devenue inhumaine, puis il leur joua sur son harmonica quelques airs de Vincent Scotto popularisés par Tino Rossi.

Avant d'aller retrouver la paille de la grange pour y passer la nuit, il leur dit : demain matin je reprendrai mes cailloux pour ma prochaine étape...et une autre soupe ! Je suis chemineau. ●

Antoine PAYET

*un briquet à amadou.



La recette d'Anne Lopez

Pommes de terre à la Griseri

Cette recette, des plus simples, ravira nos adolescentes, futures maîtresses de maison, pour démontrer leurs talents culinaires.

Ingrédients : (pour 4 personnes)
 8 pommes de terre longues
 200 grammes de lardons (fumés ou nature selon votre goût)
 250 grammes de foies de volaille
 150 grammes de beurre
 2 oignons moyens
 7/8 brins de persil (plat si possible)
 3 brins de thym
 du sel et du poivre



Préparation :

Couper les foies de volaille en cubes, les saler et les poivrer. Faire fondre le beurre dans une poêle, verser deux cuillerées de beurre fondu, ajouter les cubes de foie. Saisir rapidement (2 minutes).

Egoutter les foies. Remplacer les foies par les lardons. Laisser revenir 5 minutes.

Faire préchauffer le four à 210° (th 7).

Peler et émincer les 2 oignons. Les faire dorer environ 5 minutes dans une poêle avec un peu de beurre .

Laver, essuyer et peler les pommes de terre. Couper les tubercules en tranches fines dans le sens de la hauteur.

Beurrer un plat à gratin. Répartir les foies, les lardons, les oignons dans le plat et ciseler le persil plat.

Couvrir avec les tranches de pommes de terre. Badigeonner celles-ci de beurre. Saler, poivrer.

Mettre au four. Laisser cuire environ 35 /40 minutes en arrosant régulièrement (si possible) avec le beurre fondu.

Saupoudrer du thym réduit en poudre. Servir aussitôt.

Bon appétit.

La grille d'Antoine

PAR ANTOINE PAYET

N° 100

HORIZONTALLEMENT

- 1 – Arbre d'ornement.
- 2 – En Seine-Maritime. Deux voyelles. Transpirer.
- 3 – Clos à nouveau. Exclamation.
- 4 – Début de continent. Loup. Prénom (phonét).
- 5 – Soie en désordre. Avalée.
- 6 – Marijuana. Ferrure.
- 7 – Conjonction. Trois d'oral. Possessif.
- 8 – Pour un déplacement écolo. Plat du midi.
- 9 – Vient d'avoir. Se fait à l'œil.
- 10 – Elles sont bien de chez nous.

VERTICALEMENT

- A – Chauve-souris.
- B – Déchiffrées. Saison.
- C – Hautain. Bout de lorgnette.
- D – Sous la croûte. De forme allongée.
- E – Figaro. Pronom.
- F – Maison de chez nous. Passe à St Omer.
- G – Fleuve côtier. Pas ailleurs.
- H – Vaut de l'or. Baisent la note.
- I – Disciple de Gandhi. Prénom.
- J – Fonçailles.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1										
2			■			■				
3								■		
4				■				■		
5		■					■			
6						■			■	
7			■				■			
8					■					
9		■				■				
0										

Vivre à Lorgues

A G E N D A

Mairie de Lorgues

Tél : 04 94 85 92 92

Fax : 04 94 85 92 90

www.lorgues.fr

C.C Action Sociale 04 94 85 92 77
lorgues.ccas@wanadoo .fr 78 ou 79

Médicaux

Para Médicaux

Médecins

Bernard J.-P. 04 94 73 70 27
Broussard J. 04 94 73 70 30
Decroocq D. 04 94 73 95 74
Foucault P. 04 94 73 99 22
Grouiller G. 04 94 73 70 27
Kreps S. 04 94 60 85 13
Kreps D. 04 94 60 85 13
Laure Ch. 04 94 73 70 27
Richez F. 04 94 73 70 27
Thirion F. 04 94 73 95 95

Rhumatologue

Joita M. 04 94 47 41 38

Chirurgiens-dentistes

Boitard M. 04 94 73 70 03
Clément-Ricard M. 04 94 73 99 83
Domart F. 04 94 73 71 64
Rebibo M. 04 94 73 71 64
Lion J.-F. 04 94 73 26 00
Risso X. 04 94 73 26 00
Roguet J.-F. 04 94 73 27 32

Laboratoire d'analyses

médicales 04 94 60 47 70

Pharmacies

Barthélemy F.-X. 04 94 73 70 31
De L'Arsenal 04 94 73 58 05
04 94 73 62 94
Saint-Ferréol 04 94 73 72 97

Matériel médical

Matériel Douglas Médical 04 94 85 24 28

Infirmiers (es) à domicile

Amand D. 04 94 67 64 22
Boulleret L. 04 94 67 64 22
Brunet P. 04 94 73 90 90
Fiorucci C. 04 94 73 90 90
Lakhal R.D. 06 82 31 87 31
Marivoët C. 04 94 67 64 22
Tesson C. 04 94 73 90 90
Wispelaere J.- P. 04 94 73 90 90

S.S.I A.D. (service de soins infirmiers à domicile) 06 08 80 12 10
04 94 73 90 39

Psychothérapeutes

Crouzillat J.-P. 06 87 70 12 48
De Witte K. 06 89 60 71 83
Massei C. 04 94 67 62 29
Sabben M. 06 86 34 69 77
Vaglio C. 06 60 94 23 46
04 94 73 72 98

Orthophonistes

Galy I. 04 94 73 96 72
Ludier-Mrani A. 04 94 73 20 84

Kinésithérapeutes

Appert J.-J. 04 94 84 36 85
Bernard F. 04 94 67 66 27
Gauriat H. 04 94 85 22 53
Dardenne L. 04 94 85 10 17
Losson P. 04 94 70 84 57
Méhois Y. 04 94 84 37 99
Pelletier M. 04 94 84 36 85
Pinson M. 04 94 73 97 31
Ravey D. 04 94 73 94 77
Stoffaneller M -J. 04 94 73 72 32

Etiopathe

Boitard J.-M. 06 20 47 12 73

Ostéopathes

Bernard F. 04 94 67 66 27
Chastanier M. 04 94 73 94 78
Dardenne L. 04 94 85 10 17
Guillet- Lhermitte JF. 04 94 73 94 78

Soodts G. 04 94 73 94 78

Pédicure médicale

Toulliou 04 94 73 79 16

Audioprothésiste

Albano F. 04 94 82 35 50

Vétérinaires

Guirard L., 04 94 73 96 32
Jean É., Postec R. 04 94 73 96 32

Gendarmerie

17 ou

04 94 73 70 11

Police Municipale

89 ou

04 94 85 92 88

Pompiers

18

Centre de secours

04 98 10 40 78

Centre anti-poison

04 91 75 25 25

La Poste

04 94 60 33 30

Multi-accueil

Lou Pitchounet

04 94 67 62 69

Trésor Public

04 94 39 00 40

Médecins de garde

15

Urgences nocturnes et jours fériés

04 98 10 40 78
ou 18

Transports

Ambulances C.A.V. 04 94 73 24 88

Ambulances Lorguaises 04 94 73 77 38

Taxi Boéri P. 04 94 73 27 02

06 09 57 43 16

Taxico 06 08 63 13 43

Taxi Serge 06 85 11 03 84

S.N.C.F. (Renseignements) 36 35

TED petit Bus : Appel gratuit

0800 65 12 20

Office de Tourisme-Syndicat d'Initiative

Tél. : 04 94 73 92 37

tourisme@ot-lorgues.com

Fax : 04 94 84 34 09

Secours Catholique 7, rue du Collège (répondeur) 04 94 84 04 87

Sécurité Sociale mairie annexe, Place Neuve 04 94 85 92 77
(Voir calendrier du mois)

Centre Départemental pour l'Insertion Locale

(C.E.D.I.S.) : mairie annexe, Place Neuve

Sur rendez-vous 04 94 85 92 64

Centre de Solidarité Sociale

Sur rendez-vous 04 94 99 79 10

Consultation de nourrissons, P.M.I.

Sur rendez-vous : 04 94 50 90 55

Conciliateur de Justice

mairie annexe, Place Neuve
Sur rendez-vous 04 94 85 92 77

Mission d'Animation, C.L.S.H.

Rue de la Trinité 04 94 73 99 18

Mission Locale

Relais Jeunes, Place d'Entrechaus
mardi matin de 9h à 12h. 04 94 76 96 89

Déchets

Quai de transfert de Mappe

Route de Carcès, à 4,5 km de Lorgues.

Horaires d'ouverture :

Lundi, mercredi et vendredi : 9h-12h ; 14h-17h.

Mardi, jeudi : 8h30-12h.

Samedi : 8h30-12h ; 14h-17 h

Dimanche : 9h-12h.

Décharge privée Ste-Anne

Information, Tarification :

V.Henry : 04 94 50 50 50 et 06 89 72 77 31

Ramassage des «encombrants»

Sur rendez-vous 04 94 85 92 64

Vivre à Lorgues

Remerciements à

Robert Badin,
Jean-Louis Cascetta,
Olga Chapelain,
Michel Charrot,
Christian Delseray,
Claude Derambure,
René Gallet,
Jacques Gauneau,
André Lagier,
Anne Lopez,
Pierre Maillard,
Antoine Payet,
Christiane Turner.

Photos : Soize.

Directeur de publication

Claude Alemagna.

Coordination

Michel Chapelain.

Maquette

Alain Bonardi.

Secrétariat

Micheline Maillard.